

**Zeitschrift:** Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft von Bern  
**Herausgeber:** Geographische Gesellschaft Bern  
**Band:** 8 (1885-1887)

**Artikel:** Souvenirs d'un voyage en Espagne  
**Autor:** Borel, Eugène  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-321456>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## I.

# Souvenirs d'un voyage en Espagne.

Conférence donnée par M. le Dr. *Eugène Borel*, avocat, le 14 janvier 1886.

Les Espagnols aiment à raconter que lorsque, après une longue carrière consacrée au service de l'Eglise catholique, St-Jacques de Compostelle entra en paradis, le Maître de l'univers lui accorda la grâce de former plusieurs souhaits qu'il lui promit d'exaucer. Le patron de l'Espagne demanda pour son pays le climat le plus doux, les fruits les plus exquis, les chevaux les plus nobles, les femmes les plus belles, les hommes les plus fiers, et toutes ces choses lui furent accordées sans difficulté. Mais comme il réclamait encore pour ses concitoyens un gouvernement toujours bon et juste, Dieu refusa net et lui dit: «Si je t'accordais cette faveur, jamais les Espagnols ne voudraient quitter le paradis que je leur aurais créé sur terre pour venir goûter les joies du ciel.»

Cette légende, que les carlistes de la Biscaye se transmettent de père en fils, est caractéristique. Elle est l'expression fidèle et toute naïve de l'orgueil national des Espagnols, et c'est bien sous ces couleurs que notre imagination se plaît à nous peindre cette Espagne dont nos poètes ont chanté les merveilles avec tant d'enthousiasme. Il y a quelques années, un journaliste français s'est amusé à décrire à ses compatriotes la Suisse comme un pays couvert de montagnes et de glaciers artificiels et habité par des fils de Tell qui s'occupent à tricoter des bas, tout en gardant leurs troupeaux. Nos notions sur l'Espagne sont plus exactes, il est vrai, mais généralement encore nous sommes disposés à nous figurer que c'est un pays enchanteur, doté d'un printemps éternel, couvert à perte de vue de riants jardins, où les alcazars moresques s'élèvent à côté des cathédrales gothiques et des palais castillans, et dont les habitants passent leur vie à jouer de la guitare et à danser le fandango, revêtus des brillants costumes que l'on nous montre à l'Opéra. Aussi le voyageur

est-il un peu déçu quand il constate que la réalité ne répond pas à ce tableau séduisant, que les Espagnols ne mènent pas cette vie pleine de charmes, et que la couleur locale n'a pas toujours le cachet d'originalité que les poètes se sont plus à célébrer. Et pourtant les premières impressions que vous éprouvez en entrant en Espagne sont des plus favorables. Après avoir, pendant deux jours, traversé les plaines monotones de la Saintonge et des Landes, on est tout heureux de se rapprocher de la mer et de découvrir à l'horizon les cimes neigeuses des Pyrénées. On entre en Espagne par le Guipuzcoa, une des provinces basques qui ont donné le plus à faire au gouvernement lors des insurrections carlistes. Après avoir passé le beau pont international de la Bidassoa et rempli les formalités de la douane à Irun, on longe la côte de la mer, qui a creusé là une série de ports naturels de premier ordre. Le plus remarquable est celui de Pasagès, à côté de St-Sébastien. C'est une grande baie, qui pourrait bien abriter une flotte, et qui ne communique avec la mer que par un étroit goulet facile à défendre. Pendant longtemps cette baie a été négligée, mais le jour où l'on se donnera la peine de faire les travaux nécessaires, elle deviendra le premier port militaire de l'Espagne.

Nous sommes arrivés à St-Sébastien le dimanche, 18 janvier 1885, à midi. Le temps était superbe et, malgré la saison, la température toute printanière. St-Sébastien est élégamment située sur une baie pittoresque, resserrée entre deux collines, et formant un port excellent. A l'exception des vieux quartiers, qui datent encore du Moyen-Age, c'est une ville trop soignée et trop bien entretenue pour être véritablement espagnole; on sent que les étrangers y ont apporté leurs habitudes de luxe et de confort. Du reste, les principaux quartiers sont de date récente, car St-Sébastien a été prise d'assaut et presque complètement détruite par les Anglais en 1813. Mais le peuple a conservé son originalité, ses coutumes et surtout son idiome, le basque, que l'influence du français et de l'espagnol n'a pas réussi à extirper et qui est bien le langage le plus incompréhensible de l'Europe. On raconte que le diable, s'étant mis en tête de l'apprendre, vint se fixer un jour à Bilbao, mais qu'au bout de trois ans, n'ayant réussi à retenir que trois mots, il abandonna la partie.

Les Basques ont les traits énergiques, même un peu durs, et une démarche dont la fierté est relevée par le grand « poncho » ou châle dans lequel ils savent si bien se draper. Le béret, que les hommes portent en général, est aussi la coiffure virile par excellence et sied bien à leur physionomie altière et courageuse. Les femmes

se distinguent également par l'élégance de leur personne et la noblesse de leur maintien.

Quitter le printemps le matin, pour rentrer en moins de quelques heures au plus fort de l'hiver et ressentir un froid qui, même chez nous, passerait pour sibérien, c'est à quoi nous ne nous attendions guère, surtout en Espagne. Mais la voie ferrée quitte le niveau de la mer pour s'élever, dans les gorges de la Sierra-Guadarrama, à une altitude de 1359 mètres, c'est-à-dire plus haut qu'aucune ligne en Europe. Au bout d'une heure, nous étions déjà dans la neige, et pendant le reste de la journée j'eus à lutter constamment contre le givre, qui recouvrait les vitres de notre coupé et nous empêchait de voir la contrée. Le paysage présentait un aspect triste et uniforme. On est frappé tout d'abord par le manque de forêts. Vous n'avez devant les yeux qu'une série de collines pelées et de plaines monotones. La population est clairsemée dans cette partie de l'Espagne; çà et là, des bourgades et des hameaux s'offrent aux regards, tous fortifiés comme en plein Moyen-Age. Après avoir traversé la chaîne peu importante des Pyrénées cantabres et passé l'Ebre à Miranda, on s'engage dans les gorges de Pancorbo, qui forment un défilé étroit resserré entre de hautes parois de rochers et rappelant un peu le passage des Schoellenen sur la route du Gothard. Au sortir de ces gorges, on débouche sur le plateau de la «Brujula», et l'on entre dans le désert de la Vieille-Castille. Je dis «désert», car pendant des heures vous ne voyez que des pentes douces couvertes de neige à perte de vue: de temps à autre seulement une station isolée au milieu de la plaine; puis, au loin, une ou deux maisons, quelques peupliers, c'est tout.

Le soleil allait se coucher quand nous arrivâmes à Burgos, et il faisait un froid terrible. La neige craquait sous nos pas et pour ne pas geler, nous courûmes de la gare à la ville. Inutile de songer à passer la nuit dans cette Sibérie, car nous savions déjà que les Espagnols ne connaissent en général ni cheminées ni fourneaux; il ne nous restait qu'à visiter en toute hâte la cathédrale et à prendre l'express de Madrid, qui devait passer à Burgos trois heures plus tard.

La cathédrale de Burgos compte, à juste titre, parmi les plus beaux édifices religieux de l'Europe. Elle date des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles et représente le style gothique dans toute sa pureté. Il faisait nuit quand nous la vîmes, et nos torches jetaient, dans l'obscurité mystérieuse dont nous étions entourés, des lueurs qui donnaient de gigantesques proportions aux nefs et à la belle coupole qu'elles supportent. Mais l'intérieur ne vaut pas l'aspect extérieur de la cathédrale. La lune inondait de sa douce lumière l'admirable façade de cet édifice,



construit entièrement en molasse blanche comme du marbre, et les deux clochers délicatement travaillés se détachaient ainsi que deux flèches élancées sur le fond noir du ciel. Nous n'avions plus que le temps de courir en grelottant dans un mauvais hôtel espagnol où l'on nous servit un méchant repas espagnol, suivi d'un compte... espagnol aussi, et nous partîmes au trot pour la gare, où, heureusement, nous trouvâmes encore trois places dans le sleeping-car de l'express de Madrid. Nous avions lieu d'être contents, car nous aurions passé une bien vilaine nuit à Burgos. Il faisait 23 degrés au-dessous de zéro, et, le matin même, on avait relevé un factionnaire et un enfant gelés sur la route. Pour se préserver contre de telles rigueurs, les Espagnols n'ont que leurs « brasieros », grands réchauds couverts de charbons ardents, qui vous asphyxient autant qu'ils vous réchauffent.

Le lendemain matin, nous arrivâmes à Madrid, après avoir traversé les plaines mornes et désertes de la steppe néo-castilienne, au milieu de laquelle se trouve l'Escorial, la lugubre résidence de Philippe II, qui sert de sépulture aux rois d'Espagne. Madrid est bâtie sur un plateau élevé, bordé par le Manzanarès, et d'où l'on domine toute la contrée avoisinante. C'est une fort belle ville, qui doit son développement et sa grandeur actuelle au fameux Charles III, un des seuls rois libéraux et éclairés que l'Espagne ait jamais eus. Les rues sont larges et régulières, et les maisons se distinguent par un goût et une richesse d'architecture que l'on ne trouve pas facilement ailleurs. Une grande animation règne sur les places, reliées par un réseau de tramways dont les voitures, toujours remplies, se succèdent presque sans interruption. On rencontre là tous les costumes imaginables, le beau manteau castillan rejeté sur l'épaule, le châle des femmes du peuple noué au cou et retombant négligemment le long du corps, la ceinture rouge, les pantalons courts et les guêtres des Andalous, la gracieuse mantille, qui, placée sur la tête et les épaules, forme la coiffure la plus flatteuse que l'on puisse voir. Au froid rigoureux de la journée précédente avait succédé un air très doux, et, en faisant le tour de la ville, nous avons vu la population pauvre, accroupie le long des murs, vaquant à ses occupations, causant, tricotant, tannant, faisant des souliers, etc., voire même des barbiers tondant de bons paysans d'Estramadure, et des vétérinaires donnant leurs consultations en plein air. Les édifices publics n'ont rien de bien remarquable; ils sont en général lourds et tristes. La grande *attraction* de Madrid est le musée de tableaux, qui contient une des collections les plus riches de l'Europe et où les écoles de peinture sont toutes représentées par des œuvres de premier ordre.

Le climat de Madrid est très malsain, au dire des Espagnols. En été, les chaleurs y sont si accablantes, que, selon le proverbe castillan, l'année compte « trois mois d'hiver, neuf mois d'enfer. » En hiver, il y souffle un vent faible, mais acéré et pénétrant, qui a donné lieu à un autre proverbe : « L'air de Madrid n'éteint pas une chandelle, mais il tue un homme. » En effet, les Castillans ramènent soigneusement leur manteau sur le visage ; mais, chose à noter, les dames ne suivent pas cet exemple, et c'est tout au plus si elles portent une voilette. — Le choléra a fait de grands ravages dans la capitale de l'Espagne. En 1883 elle comptait 501,000 habitants ; elle n'en a plus aujourd'hui que 392,000.

Si Madrid n'a pas de caractère très original, son ancienne rivale, Tolède, est bien la « ciudad » espagnole par excellence. Figurez-vous une ville arabe, qui, il y a huit siècles, avait 200,000 habitants et dont les ruines actuelles en contiennent à peine 20,000. Depuis longtemps, Tolède est en pleine décadence. Les édifices croulent, les maisons sont délabrées, les rues et les remparts d'une saleté révoltante et personne ne lèverait la main pour changer cet état de choses. Mais telle qu'elle est, Tolède est encore un musée archéologique admirable. Nous voyons là pour la première fois les beautés de l'architecture arabe, les grandes portes aux arcs élégamment évasés, l'Alcazar, ou palais moresque, que les Espagnols ont transformé en un lourd bâtiment carré, et ces mosquées, qui maintenant sont devenues des églises, mais qui ont conservé les formes et le caractère arabes. Dans la cathédrale, qui est une des plus riches du pays, se trouve une petite chapelle, la chapelle mozarabe, dont l'histoire est une curieuse illustration des mœurs religieuses des Espagnols. Je la trouve dans le « Voyage en Espagne » de Théophile Gautier :

« Au temps de l'invasion des Mores, les habitants de Tolède furent forcés de se rendre après un siège de deux ans ; ils tâchèrent d'obtenir la capitulation la plus favorable, et au nombre des articles convenus était celui-ci : à savoir que l'on garderait six églises pour les chrétiens qui désireraient vivre avec les barbares. Ces églises furent celles de St-Marc, de St-Luc, de St-Sébastien, de St-Forcato, de Ste-Olalla et de Ste-Juste. Par ce moyen, la foi se conserva dans la ville pendant les quatre cents ans qu'y dura la domination des Mores, et pour cette raison les fidèles Tolédans furent appelés Mozarabes, c'est-à-dire mêlés aux Arabes. Sous le règne d'Alonzo VI, lorsque Tolède retourna au pouvoir des chrétiens, Richard, légat du pape, voulut faire abandonner l'office mozarabe pour le rite grégorien, soutenu en cela par le roi et la reine doña Constanza, qui pré-

féraient le rite de Rome. Tout le clergé s'insurgea et poussa les hauts cris; les fidèles se montrèrent fort indignés, et peu s'en fallut qu'il n'y eût mutinerie et soulèvement du populaire. Le roi, effrayé de la tournure que prenaient les choses, et craignant que l'on n'en vînt aux dernières extrémités, calma les esprits comme il put, et proposa aux Tolédans ce *mezzo termine* singulier et tout à fait dans l'esprit du temps, qui fut accepté avec enthousiasme de part et d'autre: les partisans du rite grégorien et du rite mozarabe devaient choisir deux champions et les faire combattre, afin que Dieu décidât dans quel idiome et dans quel rite il aimait mieux être loué. En effet, si jamais le jugement de Dieu a été acceptable, c'est assurément en matière de liturgie.

« Le champion des Mozarabes se nommait don Ruiz de la Matanza; l'on prit jour. La Vega fut choisie pour lieu du combat. La victoire resta quelque temps incertaine; mais à la fin don Ruiz eut l'avantage et sortit vainqueur de la lice, aux cris d'allégresse des Tolédans, qui, pleurant de joie et jetant leurs bonnets en l'air, s'en furent aux églises s'agenouiller et rendre grâces à Dieu. Le roi, la reine et la cour furent très contrariés de ce triomphe. S'avisant un peu tard que c'était une chose impie, téméraire et cruelle, de faire résoudre une question théologique par un combat sanglant, ils prétendirent qu'on ne devait s'en rapporter qu'à un miracle et proposèrent une nouvelle épreuve, que les Tolédans, confiants dans l'excellence de leur rituel, voulurent bien accepter. L'épreuve consistait, après un jeûne général et des prières dans toutes les églises, à mettre sur un bûcher allumé un exemplaire de l'office romain et un autre de l'office tolédan; celui qui resterait dans la flamme sans brûler serait réputé le meilleur et le plus agréable à Dieu.

« La chose fut exécutée de point en point. On dressa un bûcher de bois sec et bien flambant sur la place Zocodover, qui, depuis qu'elle est place, ne vit jamais une telle affluence de spectateurs; l'on jeta les deux bréviaires dans le feu, chaque parti ayant les yeux et les bras au ciel, et priant Dieu pour la liturgie dans laquelle il préférerait le service. Le rituel romain fut rejeté, les feuilles éparses, par la violence du feu, et sortit de l'épreuve intact, mais un peu roussi. Le tolédan resta majestueusement au milieu de la flamme, à l'endroit où il était tombé, sans bouger et sans ressentir aucun dommage. Quelques Mozarabes enthousiastes prétendent même que le missel romain fut entièrement consumé. Le roi, la reine, et le légat Richard furent médiocrement satisfaits, mais il n'y avait pas moyen de revenir là-dessus. Le rite mozarabe fut donc conservé et suivi avec ardeur pendant de longues années par les Mozarabes,

leurs fils et petits-fils ; mais, à la fin, l'intelligence du texte se perdit, et il ne se trouva plus personne en état de dire ou d'entendre l'office, objet de si vives contestations. Don Francisco Ximenès, archevêque de Tolède, ne voulant pas laisser tomber en désuétude un usage si mémorable, fonda une chapelle mozarabe dans la cathédrale, fit traduire et imprimer en lettres vulgaires les rituels qui étaient en caractères gothiques, et institua des prêtres spécialement chargés de dire cet office.»

Tolède est située sur une colline aux flancs escarpés et baignée, comme notre ville l'est par l'Aar, sur trois de ses côtés par le Tage, que l'on passe sur deux ponts moresques, admirablement conservés. Pour exploiter l'ancienne réputation de sa fabrique d'armes, on y fait encore un peu de coutellerie artistique, et le gouvernement a établi là une grande école militaire. Il ne faut pas moins de quatre heures de chemin de fer pour franchir la distance de 72 kilomètres qui sépare Tolède de Madrid et pendant ces quatre heures on traverse une contrée plate, uniforme et peu cultivée, au centre de laquelle deux collines absolument isolées émergent comme deux tours ou plutôt comme les buttes d'un immense polygone.

En quittant la capitale de l'Espagne, pour nous rendre à Lisbonne nous avons dû, comme c'est le cas pour tous les voyageurs, passer entre les mains d'une kyrielle de mendiants qui, sous le nom de portiers, conducteurs, portefaix, gardiens, etc., sont venus réclamer un salaire pour des services qu'ils ne nous avaient jamais rendus. En général, la mendicité est, en Espagne, poussée à un degré inconnu encore chez les autres peuples, et l'on peut dire qu'elle forme une véritable industrie nationale. Il n'est pas rare de voir des gens très occupés quitter subitement leur travail pour courir après l'étranger qui passe et lui demander une obole ; et Elisée Reclus dit que l'Espagne est peut-être le seul pays où des ouvriers abandonnent leur occupation pour aller prendre leur part de la pitance distribuée aux mendiants certains jours de la semaine. Même les agents de l'administration se livrent parfois à cet honorable métier, et l'on est bien forcé de les y encourager malgré soi, si l'on ne veut pas s'exposer à des procédés arbitraires et vexatoires de leur part.

L'Estramadure, la grande province qui sépare la Castille du Portugal, est aussi désolée que le plateau de Burgos ou de Madrid. On y rencontre très peu de villages et encore ces villages sont-ils fortifiés comme des places de guerre à cause de l'insécurité générale qui a longtemps régné dans le pays. Et pourtant cette partie de l'Espagne serait très fertile. Du temps des Romains, l'Estramadure était bien peuplée, et, sous la domination des Maures, elle jouissait d'une grande réputation



pour la fécondité de son sol et la richesse de ses produits. Maintenant encore, les forêts y sont nombreuses, mais on ne voit guère que des troupeaux de chevaux, de moutons ou de porcs, et la plus grande partie de la contrée sert à l'élevage des taureaux destinés aux courses.

Au moment de quitter l'Espagne, nous étions sous l'impression de cette déception dont j'ai parlé plus haut. Nous comptions trouver le printemps au delà des Pyrénées, nous y avions trouvé l'hiver, nous nous étions représenté un pays de merveilles, et, à côté de sites fort beaux, comme St-Sébastien et la côte de la mer, nous avions traversé des contrées tristes et monotones, des endroits pauvres et délabrés. Du reste, nous n'avions vu encore que la moins intéressante partie de ce pays et cela dans une saison bien peu favorable, au cœur de l'hiver. Quel contraste, quand, après deux mois de séjour à Lisbonne, nous sommes entrés en Andalousie. Je renonce à décrire en détail les beautés de cette admirable contrée. Il faut avoir vu ce ciel d'Afrique, cette végétation luxuriante qui rappelle les tropiques, ces villes pleines d'originalité, cette population si belle qu'ont chantée les poètes de toutes les langues. En quittant le Portugal, pour rentrer en Espagne, on passe par la place forte de Badajoz, qui fait face à la forteresse portugaise d'Elvas, assise sur les flancs d'une colline fermant l'horizon de l'immense plaine qui les sépare. Dans l'Estramadure méridionale, que l'on traverse ensuite, on retrouve les plaines incultes, les collines pelées et les habitations misérables des deux Castilles. Mais quand, après avoir traversé les défilés pittoresques de la Sierra-Morena, on descend sur l'Andalousie, la contrée change complètement d'aspect et une admirable culture succède aux déserts du nord. Nous sommes arrivés à la fin de mars en Andalousie. Notre première étape était Cordoue, la fameuse Cordova, qui, du temps des Arabes, comptait 750,000 habitants, et qui en a maintenant à peine 49,000. La ville est, comme Tolède, une ruine. On la dirait presque morte, tant il y a peu de vie dans ses rues couvertes d'herbe. La seule *attraction* de Cordoue est la grande mosquée, dans laquelle le clergé catholique a construit une cathédrale, malgré les protestations des habitants qui ne pouvaient voir sans regret ce bel édifice moresque défiguré par une lourde construction dans le style de la Renaissance. Heureusement que le caractère principal de la mosquée a été conservé. L'édifice est un quadrilatère de 167 mètres de longueur sur 119 de largeur et se compose de 19 nefs longitudinales et 36 allées transversales. Le toit est supporté par 860 colonnes élégantes qui sont de marbre rare, de porphyre, de jaspe et autres matières précieuses. Du temps des Arabes, il y avait 48 allées et 1400 colonnes, mais



on en a supprimé un grand nombre pour faire place à la cathédrale qu'on a élevée dans la mosquée. Il faudrait un volume pour décrire toutes les merveilles qui sont conservées dans cet édifice. « Il vous semble plutôt, » a dit Théophile Gautier, « marcher dans une forêt plafonnée; de quelque côté que vous vous tourniez, votre œil s'égare à travers des allées de colonnes qui se croisent et s'allongent à perte de vue, comme une végétation de marbre spontanément jaillie du sol. Le mystérieux demi-jour qui règne dans cette futaie ajoute encore à l'illusion. »

De Cordoue à Malaga, la voie ferrée traverse la Sierra-Nevada par une série de défilés qui ressemblent à ceux de la Via-Mala pour leur grandeur pittoresque et sauvage. Au sortir de ces gorges, on entre dans une contrée paradisiaque toute plantée de mûriers, d'orangers, de citronniers et surtout de ces gracieux palmiers, qui, à eux seuls, suffisent pour donner du charme à un paysage. Et pourtant, par un hasard singulier, nous avons vu ce pays couvert de neige. Bien que passager, ce retour de l'hiver n'était pas moins étonnant dans une contrée où la température ne descend pas plus bas que 8 degrés au-dessus de zéro et où les personnes les plus âgées ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu de la neige dans leur plaine. Malaga ne s'était pas encore relevée du désastre qui venait de la frapper. On se rappelle que les tremblements de terre y ont été très violents et ont causé de grands dégâts. Les rues étaient encore encombrées de débris, les maisons pour la plupart soutenues par de grandes poutres destinées à prévenir de nouvelles ruines et nombre d'habitants vivaient dans les décombres de leurs maisons écroulées. Ajoutez à cela un temps affreux et vous comprendrez aisément que Malaga ne nous ait pas laissé une impression favorable, et pourtant, vue dans de meilleures conditions, ce doit être un endroit charmant, avec un port bien situé et encadré très pittoresquement par les contre-forts de la Sierra-Nevada. Le soir de notre arrivée, guidés par un Espagnol fort aimable, dont nous avons eu la chance de faire connaissance à notre hôtel, nous allâmes voir un « baile nacional ». Vous savez quel renom, quelle célébrité ont les danses espagnoles, et combien de poètes ont chanté les beautés de la cachucha, du fandango et du bolero ! J'avoue qu'ici encore j'ai éprouvé une déception. La représentation débute par un prélude qui se compose de deux accords perpétuellement répétés par les joueurs de guitare, puis les hommes et les femmes qui entourent ces derniers se mettent à battre la mesure avec les mains, les talons et quelquefois avec de grandes cannes en criant : « hollè, hollè » à gorge déployée. Cela dure un bon moment, après quoi un chanteur ou une chanteuse entonne une

complainte lamentable, interrompue seulement par les « hollè » frénétiques de ses camarades. Enfin vient la danse, qui consiste en une série de contorsions des hanches, du torse, de la tête et des bras. Les mouvements des jambes sont à peu près nuls et d'autant moins gracieux que les danseuses sont fort à l'étroit dans les affreuses robes de Paris dont elles sont affublées. Pendant la danse, la complainte des chanteurs et le bruit des talons continuent de plus belle, et le tout se termine par un « hollè » final précédé d'une sarabande folle qui fait trembler les planches de l'estrade. Nous avons trouvé ce spectacle curieux au point de vue de la couleur locale, mais sans cela dénué de toute grâce et de tout intérêt. Et ce qui nous a le plus étonné, c'est l'attention religieuse avec laquelle les Espagnols y assistent. La musique est extrêmement triste et monotone. En général, tout ce que chante le peuple espagnol est mélancolique et les nombreuses chansons populaires que nous avons entendues ne sont autre chose que des litanies d'églises psalmodiées d'un ton dolent.

Je dois ajouter que nous avons eu à Séville l'occasion de corriger ce que cette première impression avait de trop fâcheux. Dans un petit café de la capitale de l'Andalousie, nous vîmes une charmante danse exécutée par une danseuse et un danseur vêtus de costumes aussi gracieux qu'originaux. Après cette danse, qui ne dura malheureusement que bien peu de temps, nous entendîmes de nouveau une série de chansons monotones et tristes. Mais cette fois nous les suivions avec intérêt parce qu'on nous avait appris que ces chansons ne sont autre chose que des improvisations, comme celles des trouvères du Moyen-Age. Cela nous expliquait l'attention soutenue du public et les interpellations fréquentes qui partaient du sein des auditeurs. L'improvisateur racontait généralement ses malheurs : de là le ton lamentable de sa chanson, de là aussi les encouragements et les marques de sympathies qui lui venaient de toutes parts et que nous ne savions d'abord comment expliquer.

De Malaga à Grenade, on traverse de nouveau les gorges sauvages du Guadalhorce, puis on quitte la ligne principale de Cordoue pour s'engager dans la vallée transversale de la Vega. Ici l'aspect général de la contrée change complètement. A Cordoue, c'est l'agriculture qui prédomine, et, sur les vastes plaines qui s'étendent des deux côtés du Guadalquivir, l'on ne voit que des prés et des champs de blé. A Malaga, par contre, vous trouvez la végétation tropicale dans toute sa richesse spontanée. La Vega n'est pas aussi favorisée de la nature que les environs de Malaga ; elle se trouve à une altitude plus élevée, et la température générale y est bien moins douce. Mais

le travail de ses habitants, qui ont conservé les bonnes traditions arabes, supplée à cette infériorité et il est difficile de voir une culture plus parfaite que celle que l'on admire tout autour de Grenade. Pendant des heures, le voyageur traverse des plantations de mûriers et d'oliviers dont l'état florissant et l'entretien irréprochable feraient honneur à tout pays. Comment se fait-il donc qu'avec une si belle culture vous ne trouviez généralement en Espagne que de l'huile détestable, qui gâte tous les mets dans lesquels elle se trouve? On nous a expliqué cette anomalie par le fait que, pour donner toute l'huile qu'elle contient, l'olive doit être écrasée à une température élevée. Les étrangers, qui ont entre leurs mains presque toute la fabrication et l'exportation de l'huile d'olives, connaissent des procédés de chauffage qui leur permettent d'arriver à ce résultat sans en gâter le goût; mais les Espagnols, moins avancés et moins scrupuleux, écrasent tout simplement les olives entre deux fers rougis au feu, et produisent ainsi une huile brûlée et rance.

Grenade est située sur les premiers gradins de la Sierre-Nevada. Ses édifices et ses maisons sont échelonnés et groupés sur les pentes de trois collines qui se développent en amphithéâtre et que l'on a comparées aux quartiers ouverts d'une grenade. C'est là l'origine de son nom et de ses armes. Les Tours Vermeilles, ainsi nommées à cause de leur couleur, occupent la première de ces éminences; l'Alhambra, qui est toute une ville, couvre la deuxième et la plus haute colline de ses tours carrées, reliées entr'elles par de hautes murailles, qui renferment dans leur enceinte des palais, des jardins, des maisons et des places; l'Albaycin (la vieille partie moresque de Grenade) est situé sur le troisième monticule, séparé des autres par un ravin profond, encombré d'arbustes, de cactus, d'aloës, de grenadiers et de lauriers-roses, et au fond duquel roule le Darro avec l'impétuosité d'un torrent alpestre. Grenade est bien déchue de son ancienne splendeur. Sous les Maures, elle comptait 500,000 habitants; elle en a aujourd'hui 72,000. Mais elle n'a pas le cachet de tristesse et de délabrement de Tolède et de Cordoue. C'est une ville très gaie et très animée. En revanche, l'entretien des édifices et des voies publiques est aussi défectueux que partout ailleurs. Ainsi les rues, même importantes, sont si mauvaises, qu'une course en voiture que nous avons entreprise dans la ville et à la Cartuja ou Chartreuse, qui se trouve dans les environs, comptera parmi les expéditions périlleuses de ma vie. La ville elle-même avait pour nous peu d'intérêt; nous n'y avons visité que la cathédrale, qui est fort riche, surtout en tableaux de maîtres, la vieille église qui contient le tombeau de Gonzalve de Cordoue, et la Chartreuse, où entr'autres innombrables

œuvres d'art, on admire une chapelle qui est tout en marbre d'Albaycin, et où l'on trouve de nombreux vestiges moresques. Nous avons hâte de voir le bijou de Grenade, l'Alhambra et le Généralife. Nous avons passé une journée entière dans les salles, les cours et les jardins de cette agglomération de palais. Je ne puis entrer ici dans des détails que contiennent tous les ouvrages sur l'Espagne. C'est là qu'on trouve l'admirable architecture arabe dans sa plus haute expression. Les anciens maîtres de l'Espagne connaissaient à la perfection l'art de travailler, de ciseler, de fouiller la pierre avec une délicatesse et un goût consommés, et ils ont su relever l'élégance de ces dentelles et de ces broderies de pierre par une combinaison exquise de bleu, de rouge et d'or. Aussi ont-ils laissé un témoignage impérissable de leur haute civilisation, et quiconque a vu l'Alhambra en garde bien certainement un souvenir ineffaçable, à cause de son cachet unique d'originalité et de grandeur.

Au-dessus de l'Alhambra, sur le versant d'une haute montagne, se trouve le Généralife, maison de plaisance des califes de Grenade, autour duquel s'étendent des jardins admirables, constamment rafraîchis par de nombreux canaux. De la tour du Généralife, on jouit d'une vue splendide sur l'Alhambra, la ville de Grenade, les plaines de la Vega et la longue chaîne neigeuse de la Sierra-Nevada. Malheureusement le Généralife a, comme l'Alhambra, énormément souffert des actes de vandalisme auxquels se sont livrés les chrétiens après la conquête de Grenade. Ainsi des parois entières ciselées et peintes à la perfection, ont été recouvertes et blanchies à la chaux, parce qu'elles reproduisaient en délicates arabesques des versets du Coran ou des devises mahométanes. Depuis l'Alhambra, on voit devant soi le versant méridional de l'Albaycin, troué et percé par des centaines de cavernes, qui lui donnent l'air d'un guêpier, et qui servent d'habitations aux Gitanos. C'est une population de bohémiens qui vivent là depuis des siècles, fabriquant de grossiers tapis, fournissant des modèles aux peintres de genre et exécutant des danses bohémiennes devant les voyageurs, à raison d'un louis d'or par tête. Nous avons visité une de ces cavernes. C'est un affreux trou dans lequel hommes, femmes et enfants vivent pêle-mêle avec les chiens et les cochons. Ces sauvages sont très unis entr'eux; ils ont peu de rapports avec les chrétiens, ils vivent plus ou moins en dehors de la loi et parlent un idiome qui leur est propre. Le type est plutôt africain; les femmes sont très brunes avec des yeux et des cheveux bleus à force d'être noirs, et seraient assurément fort belles si elles étaient moins sales et si elles ne se couvraient pas la chevelure d'une graisse immonde.



C'est à regret que nous avons quitté Grenade et ses riantes environs pour rentrer dans les plaines de la Basse-Andalousie. C'était précisément l'époque du recrutement militaire et, à chaque station, le train prenait des recrues qui se rendaient à Cadix ou à Badajoz. L'aspect de ces jeunes gens était singulier. Quelques-uns étaient nus-pieds, nu-tête et la plupart n'avaient pour chaussure qu'une mauvaise paire d'escarpins en toile et pour coiffure un mouchoir rouge tordu autour de la tête. Ils étaient vêtus d'une paire de pantalons et d'une chemise laissant la poitrine découverte. En outre, ils portaient avec eux des provisions de bouche, c'est-à-dire un faisceau de cannes à sucre qu'ils rongeaient mélancoliquement de temps à autre. Les plus huppés avaient encore un ou deux coqs vivants qu'ils tenaient sous les bras. Tout ce monde jurait, criait, piaillait, faisait autant de bruit qu'un convoi de poules qu'on mène au marché. Ils n'étaient, du reste, pas les seuls, car à chaque station, les habitants des villages s'étaient donné rendez-vous pour saluer encore leurs enfants appelés au service militaire, et chaque fois, c'était une scène de désolation navrante. Jamais je n'ai vu le désespoir poussé à l'extrême comme chez les Espagnols : les hommes sanglotaient, les femmes se tor-daient les bras en hurlant, et se roulaient à terre dans des convulsions. Au début, ce spectacle n'avait excité en nous qu'une profonde pitié pour les malheureux qui témoignaient une si vive douleur ; mais ces scènes se répétaient à chaque station, même là où aucune recrue ne montait en wagon, et elles ne duraient pas plus longtemps que l'arrêt du train. Je ne chercherai pas à émettre une appréciation générale sur ce phénomène ; mais il nous a semblé qu'il y avait là, à côté d'une douleur réelle frappant certaines personnes, beaucoup d'entraînement contagieux de la part du reste de la population.

Il faisait nuit quand nous sommes arrivés à Cadix. Cette ville est située au bout d'une longue bande de terre qui borde une grande baie de la forme d'un fer à cheval, de sorte que l'on voit ses lumières et ses phares pendant plus d'une heure en faisant le tour de ce bassin. La position de Cadix est charmante, entre l'Atlantique et son joli petit golfe animé par des centaines de navires et encadré par les derniers contreforts de la Sierra-Nevada. La ville est d'une propreté remarquable et a un cachet tout africain ; les maisons sont admirablement blanches et propres et chacune est ornée d'un délicieux « mirador » ou balcon sculpté. Au lieu de toit, elles se terminent toutes en terrasses carrelées ou en belvédères en forme de minarets. Les monuments publics de Cadix ne sont pas remarquables. La cathédrale est un édifice lourd et disgracieux et ne possède aucun tableau de maître. C'était vendredi saint et toutes les autorités



de la ville s'étaient rendues en cortège au service divin. Je n'insiste pas sur la litanie que nous entendîmes dans la cathédrale, mais je me rappelle un petit détail qui n'est pas sans intérêt au point de vue de la couleur locale. Quelques participants au cortège, huissiers, chapelains, etc., ne furent pas plutôt dans l'église, qu'ils se hâtèrent de gagner la sacristie pour y fumer pendant toute la durée du service. Cela n'est pas un cas particulier. Un compagnon de voyage nous a affirmé qu'il avait vu deux curés en train d'officier fumer tranquillement dans leur chapelle en pleine cathédrale de Séville, en attendant l'heure de leur sermon.

De Cadix à Séville, on traverse des plaines fertiles et bien cultivées. Longtemps avant d'arriver à la capitale de l'Andalousie, on aperçoit comme suspendue dans les airs la célèbre Giralda, le grand beffroi de Séville, et la cathédrale, que les Espagnols semblent considérer comme la huitième merveille du monde. Le chapitre qui ordonna la construction de ce surprenant édifice résuma son plan dans cette phrase : « Élevons un monument qui fasse croire à la postérité que nous étions fous. » Il faut admettre que les architectes et les artistes ont pris au mot les chanoines de Séville, car ils ont construit une cathédrale qui laisse derrière elle tous les autres édifices religieux d'Espagne. Permettez-moi, à ce propos, de vous citer quelques détails que j'emprunte à Théophile Gautier :

« Les pagodes hindoues les plus effrénées et les plus monstrueusement prodigieuses n'approchent pas de la cathédrale de Séville. C'est une montagne creuse, une vallée renversée ; Notre-Dame de Paris se promènerait la tête haute dans la nef du milieu, qui est d'une élévation épouvantable ; des piliers gros comme des tours, et qui paraissent frêles à faire frémir, s'élancent du sol ou retombent des voûtes comme les stalactites d'une grotte de géants. Les quatre nefs latérales, quoique moins hautes, pourraient abriter des églises avec leur clocher. Le *retablo*, ou maître-autel, avec ses escaliers, ses superpositions d'architectures, ses files de statues entassées par étages, est à lui seul un édifice immense ; il monte presque jusqu'à la voûte. Le cierge pascal, grand comme un mât de vaisseau, pèse deux mille cinquante livres. Le chandelier de bronze qui le supporte est une espèce de colonne de la place Vendôme, . . . tout est dans cette proportion grandiose. Il se brûle par an, dans la cathédrale, vingt mille livres de cire et autant d'huile ; le vin qui sert à la consommation du saint sacrifice s'élève à la quantité effrayante de dix-huit mille sept cent cinquante litres. Il est vrai que l'on dit chaque jour cinq cent messes aux quatre-vingts autels ! Le catafalque qui sert pendant la semaine sainte, et qu'on appelle le *monument*,

a près de cent pieds de haut. Les orgues, d'une proportion gigantesque, ont l'air des colonnades basaltiques de la caverne de Fingal, et pourtant les ouragans et les tonnerres qui s'échappent de leurs tuyaux, gros comme des canons de siège, semblent des murmures mélodieux, des gazouillements d'oiseaux et de séraphins sous ces ogives colossales.»

A côté de la cathédrale se trouve la fameuse Giralda, vieille tour moresque que les Espagnols ont élevée à la hauteur de 350 pieds tout en la rétrécissant, de sorte qu'elle a l'air d'être beaucoup plus haute qu'elle ne l'est en vérité. On monte dans l'intérieur par une rampe en pente douce comme à la tour de St-Marc de Venise et à l'Hôtel-de-Ville de Genève. Un peu plus loin se trouve l'Alcazar, ancien palais arabe, aujourd'hui résidence de la reine Isabelle. Ce vaste bâtiment, qu'entourent de grands jardins animés et égayés par une quantité de jets d'eau, est intéressant parce qu'on y voit encore intactes quelques salles moresques dont les plafonds en bois sculpté et les parois ciselées et peintes de rouge, bleu et or égalent en beauté et en fraîcheur les meilleures parties de l'Alhambra. Il y a encore nombre d'édifices intéressants à Séville. Je me souviens surtout de la fabrique de tabac, où dans une atmosphère nauséabonde et empoisonnée, 5000 femmes et jeunes filles font des cigares et des cigarettes, la plupart ayant à côté d'elles un berceau où dort un malheureux bébé condamné à passer son existence dans ce milieu déplorable.

Nous étions en pleine semaine sainte, et l'on sait qu'à cette époque des milliers d'étrangers se rendent à Séville pour voir les grandes processions religieuses qui sont bien connues dans le monde catholique. Nous sommes arrivés trop tard pour y assister, mais ce qui devait bien plus nous intéresser, au point de vue des mœurs, c'était une grande « corrida de toros », annoncée pour le lendemain de notre arrivée (dimanche de Pâques), et qui avait attiré une foule d'amateurs de toutes les parties de l'Espagne. La plaza de toros est un vaste amphithéâtre en forme elliptique, pouvant contenir plus de 12,000 personnes. Le temps était superbe et il est difficile de concevoir un spectacle plus imposant que cette vaste arène, puis ces nombreux gradins où se pressait cette population si belle, si gaie, si animée, les femmes ayant mis ce jour-là, en honneur de la fête, leur beau costume andalou, la mantille, le joli veston à épaulettes, la gracieuse robe de soie et les petits souliers à hauts talons. Ces Andalouses sont généralement fort belles, toutes jolies, et l'attente du spectacle colorait leurs joues et faisait briller leurs yeux noirs plus qu'à l'ordinaire. Là-dessus un ciel parfaitement pur et le soleil dont les rayons inondaient l'amphithéâtre de lumière. L'arène a un

diamètre de 67 mètres. Elle est entourée d'une haute barrière avec des passages nombreux, qui eux-mêmes sont protégés par de petites barrières afin que le taureau ne puisse pas suivre les combattants qui se réfugient dans le couloir. Ce couloir, qui entoure l'arène, sert aussi aux gens de service et est entouré lui-même d'une clôture derrière laquelle se trouvent les spectateurs. Il arrive quelquefois qu'un taureau agile franchit d'un bond la première barrière; alors les personnes qui se trouvent dans le couloir sautent dans l'arène avec la légèreté d'un chevreuil, et, après une course folle, le malheureux taureau passe une porte qu'on vient d'ouvrir pour cela et se retrouve dans l'arène, tandis que les gens de service rentrent immédiatement dans le couloir. Tout danger n'est cependant pas écarté; ainsi, dernièrement, à Valladolid, un taureau a sauté par-dessus les deux clôtures et a fait un carnage effroyable parmi les spectateurs avant qu'on réussît à le tuer.

A quatre heures de l'après-midi, le spectacle commence, et au bourdonnement continu de cette fourmilière humaine succède un silence religieux. D'abord vient un alguazil à cheval pour demander à l'alcade qui préside la fête les clefs du toril. Le toril est un endroit complètement obscur où le taureau passe les vingt-quatre heures qui précèdent la course. A côté du toril se trouve une petite chapelle, où un curé est prêt à donner l'extrême onction aux toreros qui seraient blessés à mort dans le combat. La clef est jetée à l'alguazil, qui va ouvrir le toril et se sauve à toute vitesse, poursuivi par les huées des spectateurs. Dans l'intervalle, les combattants sont venus prendre place dans l'arène. Ce sont d'abord les picadores, montés sur de pauvres chevaux qui ont l'œil droit bandé afin que la vue du taureau ne les jette pas dans des écarts dangereux. Les deux côtés de la selle sont élevés pour maintenir le cavalier, les étriers forment des sabots pour protéger ses pieds, enfin ses gros pantalons de drap jaune sont bardés à l'intérieur d'une garniture de tôle sur laquelle les coups de corne glissent sans pénétrer. Le picador porte un veston ouvert, une chemise à jabot et un grand chapeau de feutre gris. Il est armé d'une lance dont la pointe en fer suffit pour exciter et blesser le taureau sans pouvoir le tuer. Derrière les picadores viennent les fameux espadas avec leur quadrilla, c'est-à-dire leurs quatre fidèles chulos, qui excitent le taureau avec leur châle rouge et, se faisant poursuivre par lui, dégagent les combattants qui se trouvent dans une position critique. L'espada lui-même n'intervient qu'à la fin du combat. C'est lui qui, lorsque le taureau est suffisamment excité, se charge de le tuer au moyen de sa longue épée. Chulos et espada portent le costume espagnol dans toute sa magnificence: veston et

pantalon de velours ou de satin aux couleurs très voyantes et tout chamarrés de broderies d'or. La chemise est recouverte d'un flot de dentelle; enfin ils sont coiffés d'une gracieuse toque en velours et leurs longs cheveux sont arrangés en tresse ou retenus par une résille.

Tout à coup, les portes du toril s'ouvrent à deux battants et le taureau apparaît. C'est une superbe bête, toute noire, les cornes longues et effilées, le cou puissant, le fanon pendant jusqu'à terre, les jambes fines et nerveuses, plein de force et de vie. A l'entrée de l'arène, il s'arrête effaré, ébloui par la lumière dont il a été privé pendant vingt-quatre heures et par la vue de ces milliers de spectateurs qui l'accueillent d'un bruyant hourrah! Le combat commence aussitôt. Les chulos déroulent devant le taureau leurs grands manteaux aux couleurs flamboyantes, le font courir en tous sens dans l'arène et l'excitent jusqu'à la fureur. Le moment est venu pour les picadores de s'avancer; ils s'approchent de la bête furieuse, la menacent de leur lance et s'arrangent de manière à lui présenter le ventre et le poitrail de leur monture. Le taureau se précipite tête baissée et plonge ses deux cornes dans le corps du malheureux cheval, qui généralement roule à terre avec son cavalier. Alors un chulo fait diversion et entraîne le taureau à sa poursuite, tandis que les autres relèvent le picador et sa monture. Si le cheval n'est pas tué ou blessé à mort, son cavalier le remonte et recommence la lutte jusqu'à ce que la pauvre bête reste sur place. Quelquefois aussi le cheval n'est que décousu: les intestins coulent à terre, mais ils n'ont pas été entamés; alors il est ramené à l'écurie, où on le recoud pour le présenter de nouveau au taureau une demi-heure plus tard. Nous avons vu de ces chevaux faire trois ou quatre fois le tour de l'arène, en marchant littéralement dans leurs entrailles, et ramenés à grands coups de bâton dans le voisinage du taureau pour recevoir de lui le coup de mort. On ne peut se figurer l'horreur de ce combat, le sentiment de dégoût dont ces scènes vous remplissent, l'écœurement qu'on éprouve à la vue de ces chevaux éventrés, ruisse-lants de sang, s'affaissant et périssant misérablement dans l'arène, aux applaudissements frénétiques des spectateurs. Car tous ces Espagnols, toutes ces belles Espagnoles se repaissent avec avidité de ce spectacle, et le taureau qui a bien éventré un cheval est applaudi comme une prima donna dans un grand théâtre. Le dégoût est à son comble, lorsqu'à partir de deux ou trois courses, tous les chevaux qui combattent encore sont déjà blessés et qu'on voit leur ventre à peine recousu et leur sang se perdant par de grandes plaies béantes. Mais tout cela est admirable aux yeux des Espagnols.



Et si l'on se figurait que le cavalier est là pour défendre sa monture et qu'il y a un véritable combat, on se tromperait étrangement. Le picador ne court pas de danger immédiat et son rôle consiste uniquement à amener son cheval devant le taureau et à le faire éventrer sans la moindre résistance. Cela est d'autant plus ignoble que généralement le taureau n'est nullement disposé au combat et que ce n'est qu'à force d'excitations qu'on le pousse à commettre la boucherie qui plaît tant aux spectateurs. Nous avons vu de ces taureaux, dont le regard presque humain était plein d'étonnement douloureux et semblait dire : « Que me veut-on au fond ? pourquoi me torturer ainsi ? »

Après avoir éventré six à huit chevaux, le taureau se trouve en face de nouveaux ennemis. Ce sont les banderilleros, qui, lestes et agiles, l'excitent par leurs menaces et, au moment où il se précipite sur eux, lui plantent entre les épaules et en les passant entre les cornes, deux banderillas qu'ils ont dans les mains. Ces banderillas sont de petits javelots à la pointe recourbée, qui, à chaque mouvement du taureau, s'enfoncent toujours plus dans sa chair. Lorsque huit banderillas ont été posées, le taureau est dans un état de fureur tel que le moment est venu pour l'espada d'entrer en scène. C'est la partie la plus émouvante du combat ; voici en quels termes Théophile Gautier la décrit :

« Les picadores se retirèrent, laissant le champ libre à l'espada Juan Pastor, qui s'en fut saluer la loge de l'ayuntamiento et demander la permission de tuer le taureau ; la permission accordée, il jeta en l'air sa montera, comme pour montrer qu'il allait jouer son va-tout, et marcha au taureau d'un pas délibéré, cachant son épée sous les plis rouges de sa muleta.

« L'espada fit voltiger à plusieurs reprises l'étoffe écarlate, sur laquelle le taureau se précipitait aveuglément ; un mouvement de corps lui suffisait pour éviter l'élan de la bête farouche, qui revenait bientôt à la charge, donnant de furieux coups de tête dans l'étoffe légère qu'il déplaçait sans la pouvoir percer. Le moment favorable étant venu, l'espada se plaça tout à fait en face du taureau, agitant sa muleta de la main gauche et tenant son épée horizontale, la pointe à la hauteur des cornes de l'animal ; il est difficile de rendre avec des mots la curiosité pleine d'angoisse, l'attention frénétique qu'excite cette situation, qui vaut tous les drames de Shakespeare. Dans quelques secondes, l'un des deux acteurs sera tué. Sera-ce l'homme ou le taureau ? Ils sont là tous les deux face à face, seuls ; l'homme n'a aucune arme défensive ; il est habillé comme pour un bal : escarpins et bas de soie ; une épingle de femme percerait sa



veste de satin ; un lambeau d'étoffe, une frêle épée, voilà tout. Dans ce duel le taureau a tout l'avantage matériel : il a deux cornes terribles, aiguës comme des poignards, une force d'impulsion immense, la colère de la brute qui n'a pas la conscience du danger ; mais l'homme a son épée et son cœur, douze mille regards sont fixés sur lui ; de belles jeunes femmes vont l'applaudir tout à l'heure du bout de leurs blanches mains !

« La muleta s'écarta, laissant à découvert le buste du matador ; les cornes du taureau n'étaient qu'à un pouce de sa poitrine ; je le crus perdu ! Un éclair d'argent passa avec la rapidité de la pensée au milieu des deux croissants ; le taureau tomba à genoux en poussant un beuglement douloureux, ayant la poignée de l'épée entre les deux épaules . . . .

« Un tonnerre d'applaudissements éclata dans tout l'amphithéâtre. »

Il n'arrive pas souvent que le taureau soit ainsi tué du premier coup ; alors recommence la boucherie, car tandis que les chulos excitent l'animal et lui font faire des mouvements désordonnés qui agrandissent son affreuse blessure, un individu, le cachetero, s'avance par derrière et le finit de quelques coups de poignard donnés dans la nuque. Le taureau mort, un attelage de mulets vient traîner hors de l'arène son corps et ceux des chevaux tués dans le combat, puis on ouvre la porte à un nouveau taureau et le spectacle recommence. Nous avons assisté ainsi à six courses, pendant lesquelles dix-huit chevaux ont été tués. Mais il y en a qui sont beaucoup plus meurtrières ; ainsi Gautier parle d'une course de trois jours où vingt-quatre taureaux furent tués et quatre-vingt-seize chevaux restèrent sur l'arène.

On a prétendu que cette coutume barbare était en décroissance. C'est une erreur. Au contraire, la manie d'avoir des courses se répand toujours plus en Espagne ; le nombre de taureaux tués chaque année est toujours plus considérable, et c'est une des causes pour lesquelles l'agriculture est tellement retardée dans un pays si richement doté par la nature. En effet, des contrées vastes et fertiles sont soustraites à l'exploitation de l'homme et laissées en friche pour pouvoir y élever à l'état sauvage les taureaux que l'on destine aux combats.

Après la course, tout le beau monde de Séville s'était donné rendez-vous sur la grande promenade publique qui longe le Guadalquivir et on aurait pu se croire à Hyde-Park, à voir les brillants cavaliers et les riches équipages se suivre là à perte de vue.

Séville est bien la reine de l'Andalousie. Quoiqu'elle n'ait que 133,000 habitants, elle a plus d'étendue qu'aucune autre ville d'Espagne. Déjà en 1870, on y comptait 111 places et 477 rues, et depuis, le

nombre s'en est augmenté. L'animation bruyante qui règne dans ces rues, sur ces places et dans les cafés, rappelle les boulevards de Paris, et frappe d'autant plus que les rues sont très étroites, ce qui a obligé l'autorité à interdire aux voitures l'accès de plusieurs d'entr'elles. Les maisons sont en général fort belles et se distinguent par l'élégance et la richesse de leur patios. Le patio est une cour intérieure, séparée de la rue par une grille travaillée et dorée avec beaucoup d'art, et au milieu de laquelle se trouve un bassin de marbre animé par un jet d'eau et entouré de plantes exotiques. Il est bordé d'un balcon supporté par des colonnes de marbre et à l'ombre duquel dames et cavaliers passent les heures les plus chaudes de la journée.

Le voyage de Séville à Valence dure 26 heures. On remonte le Guadalquivir pour s'engager dans les plateaux désolés de la Manche, la patrie du fameux don Quichotte. Nous avons passé là une nuit rigoureuse dans des wagons mal fermés et mal chauffés. Mais dès que la voie ferrée redescend du côté de la Méditerranée, la température s'adoucit et l'on retrouve la riche végétation du sud de l'Espagne. La Huerta, c'est-à-dire la grande plaine qui entoure Valence, rappelle tout à fait les environs de Malaga. Son sol fertile est extrêmement bien cultivé et l'on y traverse des plantations d'oliviers, d'orangers et de citronniers qui lui ont valu à juste titre le nom de jardin de l'Espagne. Les bourgades nombreuses qui animent cette belle contrée ont gardé un caractère arabe très marqué, avec leurs maisons blanches et leurs enceintes de palmiers et de cactus. La plus intéressante est celle de Jativa, où le choléra venait d'éclater. A Valence même, on trouve le vrai type africain parmi les marins qui sont occupés dans le port du Grau. Ce port est relié à la ville par un tramway, et ne manque pas d'une certaine animation, grâce à sa situation privilégiée et aux travaux entrepris pour l'améliorer. C'était jour de repos, et nous vîmes sur la grève une partie de la population jouant et dansant en rond. Rien de plus joli que ces groupes joyeux se détachant sur la ligne grise de la plage et le fond bleu de la mer. Valence est une fort belle ville, baignée par le Guadalaviar, qui roule ses eaux paresseuses dans un lit trop large et à moitié desséché. Malgré ses 144,000 habitants, qui lui valent le troisième rang parmi les villes espagnoles, elle a beaucoup moins d'animation que Séville ou Grenade. Cela tient surtout au caractère tranquille et aux occupations essentiellement agricoles de sa population. Tous les environs sont cultivés par des maraîchers, et, les jours de marché, les rues et les places se couvrent de légumes, de fruits et de fleurs de toute beauté. Les édifices publics de Valence

sont, en général, peu dignes d'attention, mais ils sont tous bien entretenus. On remarque surtout la grande arène des taureaux, qui peut contenir plus de 15,000 spectateurs, et la fabrique de tabacs qui occupe 3500 ouvriers et ouvrières. L'Alameda ou promenade publique est une des plus belles de l'Espagne. C'est une grande allée d'ormes bordée des deux côtés par de magnifiques plantations de bambous, de palmiers et d'autres végétaux des tropiques.

Entre Valence et Barcelone, on longe la côte de la mer. D'abord on traverse des plaines fertiles, puis on se rapproche des montagnes et l'on passe à côté de la vieille cité de Tarragone qui a gardé beaucoup de vestiges de la domination romaine. Barcelone est la ville la plus florissante d'Espagne. Elle compte aujourd'hui 250,000 habitants; sa population et son commerce augmentent chaque jour, et des villages, qui, il y a quelques années, en étaient très éloignés, se trouvent être maintenant ses faubourgs. Barcelone doit cette prospérité à l'excellente situation de son port Barcelonette et surtout à l'activité et à l'industrie de ses habitants. Les Catalans sont tout un autre peuple que les Basques, les Castellans et les Andalous. Ils sont toujours occupés, très remuants, et ils ont à un haut degré le goût pour les travaux d'utilité publique. Il y a quelques années, un torrent roulait ses eaux bourbeuses à travers la ville; maintenant, sur le canal souterrain dans lequel il se déverse, on a établi une superbe rue bordée d'arbres, la Rambla, qui, par sa grandeur et son animation, rappelle tout à fait la Cannebière de Marseille et les boulevards de Paris. La rade du Port est aussi ornée d'une série de belles places et de promenades bien entretenues. Mais le joyau de Barcelone, c'est le grand parc qu'on y a établi dernièrement et qui ferait honneur aux premières capitales de l'Europe. La vue de Barcelone depuis le fort de Monjuich, qui domine la ville et la mer, est de toute magnificence. On voit à ses pieds Barcelonette avec sa forêt de mâts et sa fourmilière humaine toujours active; à gauche la ville se développe en un vaste demi-cercle et couvre la plaine jusqu'aux pieds des montagnes qui l'encadrent comme une baie à droite la mer s'étend à perte de vue et se confond à l'horizon avec la voûte azurée du ciel. Heureux le voyageur qui peut quitter un pays sous l'empire de si belles impressions! Pour moi, je garderai toujours de Barcelone un excellent souvenir. C'est la ville qui fait le plus d'honneur à l'Espagne, au point de vue de l'activité, de la richesse et de la civilisation.

La côte de la mer, qu'on longe jusqu'à la frontière française, présente une série de paysages variés et gracieux. Mais nous ne leur prêtons qu'une attention distraite; nos pensées nous transpor-

taient déjà dans notre pays. Le jeudi 9 avril, à 10 heures du soir, nous rentrions en France, heureux d'entendre de nouveau un langage familier; et quelques jours plus tard nous étions à Berne.

En terminant, permettez-moi de me résumer par quelques réflexions générales. On a dit que l'Afrique commençait aux Pyrénées. Cela n'est pas très exact. La limite entre notre zone tempérée et la nature africaine se trouve au milieu de l'Espagne. Elle part du delta de l'Ebre, et court en demi-cercle jusqu'à l'embouchure du Guadiana, séparant les plaines de Valence, de Murcie et de l'Andalousie du vaste plateau castillan, qui s'élève à près de 600 mètres au-dessus d'elles. La partie qui est au nord de cette limite est moins riche, moins belle, moins bien cultivée que l'autre. Elle se compose surtout de plaines incultes qui se transforment à maint endroit en de véritables déserts. Malheureusement, c'est à ses habitants que l'histoire a donné la domination sur toute l'Espagne. Après avoir chassé les Maures, les pâtres avides et grossiers des Asturies et de Léon se sont jetés sur les belles plaines de la Huerta et de Grenade, et la première chose qu'ils ont faite a été de détruire toutes les forêts qu'ils y ont trouvées. Aussi l'absence de forêts et d'arbres en général est-elle un trait caractéristique du paysage espagnol et une des causes pour lesquelles un grand nombre de provinces souffrent beaucoup de la sécheresse.

On conçoit aisément que, dans ces parties arides, l'agriculture ne peut pas prospérer. Aussi l'élevage des troupeaux est-il encore l'occupation principale des Espagnols du Nord, qui mènent une vie nomade pendant la majeure partie de l'année. Enfin la grande propriété foncière, qui date des guerres de conquête du Moyen-Age, arrête aussi le développement de l'exploitation agricole et par là le progrès général du pays. Pour montrer combien l'Espagne est encore en arrière à ce point de vue, il suffit de mentionner que  $14\frac{1}{2}\%$  de ce pays se composent de prairies fertiles, mais non cultivées, tandis que les plantations d'oliviers, par exemple, comptent seulement  $2\%$  et les vignobles  $2\frac{1}{2}\%$ . Une conséquence de cet état de choses, ainsi que de l'oppression qui a régné pendant des siècles sur l'Espagne est que cette contrée est une des moins peuplées de l'Europe. Là où la population est le plus dense (à Barcelone même), il y a 113 personnes sur 1 kilomètre carré, la moyenne pour toute l'Espagne est de 33, et ce chiffre descend en Estramadure jusqu'à 13, tandis que la Suisse, malgré toutes ses montagnes, a 71 habitants par kilomètre carré.

Il est vrai que l'Espagne a fait de grands progrès ces dernières années. Le gouvernement s'est occupé de l'instruction et des travaux

publics. La tolérance religieuse a pénétré dans les populations et cet ancien foyer du despotisme a possédé pendant le règne éphémère de la République la constitution la plus libérale de l'Europe. Mais il y a encore beaucoup à faire dans tous les domaines. Au point de vue des beautés naturelles, l'Espagne se recommande à l'attention de tout voyageur ; des villes comme Cadix, Malaga, Grenade, Séville, Valence et Barcelone, valent bien tous les ennuis et toutes les fatigues d'un long voyage dans un pays où le confort des hôtels est encore à l'état rudimentaire ; mais l'impression finale que nous en avons rapportée est qu'après tout aucun pays ne vaut notre chère Suisse, et qu'aucune vue n'égale en beauté celle des nos Alpes, lorsque le soleil couchant vient dorer leurs cimes altières de ses derniers rayons.

